**le dernier jour d'un condamné: chapitre13 Par :Mr CHARAFI chararose.e-monsite.com**

RESUME

Isolé dans une cellule, le condamné assiste avec des yeux distendus de frayeur au ferrage des forçats. Ce spectacle qualifié de «hideux » à maintes reprises est pourtant vécu comme une véritable fête par les bagnards, spectateurs et acteurs. Le traitement inhumain infligé aux prisonniers marque profondément le détenu solitaire qui ne peut retenir ses larmes. Mais soudain, contre toute attente, les forçats se précipitent vers sa fenêtre en scandant à l’unisson : le condamné à mort ! le condamné à mort ! Cette ruée brusque le désarme complètement. Il s’évanouit sous l’effet de l’horreur (chapitre XIII). A son réveil dans l’infirmerie, il se met à regarder, toujours épouvanté et silencieux, les forçats convoyés vers Toulon comme des bêtes en cage. (chapitre XIV)

AXES DE LECTURE

I- Le ferrage des forçats

A l’époque de Victor Hugo, les forçats étaient ferrés et envoyés à Toulon, l’un des célèbres bagnes français avec celui de l’île de Ré. De là, on les embarquait vers la Guyane et la Nouvelle Calédonie. L’auteur assista à leur ferrage à Bicêtre en 1827. Les souvenirs qu’il garda de ces scènes cruelles nourrissent largement le chapitre XIII.

I-1-Un spectacle hideux

Le ferrage des forçats blesse la sensibilité du narrateur qui voit défiler devant ses yeux des images d’une rare cruauté. Le choc moral produit par de telles scènes se remarque nettement dans le choix des termes utilisés dans le chapitre XIII et dans de nombreux passages du chapitre XIV :

- J’ai vu, ces jours passés, une chose hideuse.

- C’étaient en effet pour un reclus solitaire une bonne fortune qu’un spectacle, si odieux qu’il fût…

- On eût dit des âmes en peine aux soupiraux du purgatoire qui donne sur l’enfer.

- On eût dit des masques de démons. Sur chaque visage parut une grimace, tous les poings sortirent des barreaux, toutes les voix hurlèrent, tous les yeux flamboyaient, et je fus épouvanté de voir tant d’étincelles reparaître dans cette cendre.(…)

-Des nuées d’hommes hideux, hurlants et déguenillés. C’étaient les forçats.(…) C’était une chose effrayante que cet échange de gaieté entre les forçats en titre et les forçats aspirants.(…) C’est un moment affreux où les plus hardis pâlissent.(…) Il y en eut qui pleurèrent. Les vieux frissonnaient et se mordaient les lèvres. Je regardais avec terreur ces profils sinistres dans leur cadre de fer.(…) Une fois rivé à cette chaîne, on n’est plus qu’une fraction de ce tout hideux qu’on appelle le cordon. (chapitre XIV)

I-2- Un spectacle humiliant

CHAPITRE XIII

Les forçats subissent l’épreuve du ferrage, honteux et résignés, comme des bêtes malfaisantes dont on craint les morsures. Le traitement épouvantable dont ils font l’objet leur ôte tous leurs attributs humains. Ils deviennent de vulgaires objets liées les uns aux autres par de puissantes chaînes qui les paralysent complètement : L’un d’eux monte sur une charrette et jette à ses camarades les chaînes, les colliers de voyage (…) tandis que les plus sagaces examinaient un à un les carcans de fer. Chacun porte sa chaîne (…) et si par hasard un forçat a un ami, la chaîne l’en sépare. Et tous commençaient à se déshabiller…(…) Ils grelottaient, leurs dents claquaient ; leurs jambes maigries, leurs genoux noueux s’entrechoquaient, et c’était pitié de les voir appliquer sur leurs membres bleus ces chemises trempées. Ces cordons sont de longues et fortes chaînes coupées transversalement de deux en deux pieds par d’autres chaînes plus courtes, à l’extérieur desquelles se rattache un carcan carré qui s’ouvre au moyen d’une charnière pratiquée à l’un des angles et se ferme à l’angle opposé pour un boulon de fer rivé pour tout le voyage sur le cou des galériens.(…) On fit asseoir les galériens dans la boue, sur les pavés ; on leur essaya les colliers, puis deux forgerons de la chiourme, armés d’enclumes portatives, les leur rivèrent à froid à grands coups de masse de fer.

CHAPITRE XIV

- Leurs longues barbes, leurs cheveux courts, ruisselaient ; leurs visages étaient violets ; on les voyait grelotter, et leurs dents grinçaient de rage et de froid. Du reste, pas de mouvements possible. (…) L’intelligence doit abdiquer, le carcan du bagne la condamne à mort ; et quant à l’animal lui-même, il ne doit plus avoir de besoins d’appétits qu’à heures fixes.(…) Le cliquetis des chaînes et les hurlements du peuple qui souhaitait malheur au voyage des galériens.

Les scènes atroces qui déstabilisent le moral du narrateur lui font changer d’avis sur la peine qui l’attend. La guillotine lui paraît alors comme une douce délivrance face à l’humiliation du ferrage et aux cris de la foule : Les galères ! Ah ! oui, plutôt mille fois la mort ! plutôt l’échafaud que le bagne, plutôt le néant que l’enfer ; plutôt livrer mon cou au couteau de Guillotin qu’au carcan de la chiourme ! les galères ! …

II- Une ambiance festive

Le narrateur considère le ferrage des forçats comme une pratique monstrueuse qui anéantit les

hommes les plus coriaces. Les bagnards, acteurs et spectateurs, ne partagent manifestement pas ce point de vue. Pour eux, ce spectacle inhumain qui soulève l’indignation et le dégoût du condamné à mort est l’occasion rêvée de faire la fête :

- Mes voisins de cachot, les forçats en punition, étaient plus gais qu’à l’ordinaire. Tout Bicêtre semblait rire, chanter, courir, danser. Les spectateurs des fenêtres, jusqu’alors silencieux et immobiles éclatèrent en cris de joie, en chansons (…) mêlés d’éclats de rires poignants à entendre. (…) Le tout aux acclamations railleuses des prisonniers dont la voix n’était dominée que par les rires bruyants des forçats .(…) A leur entrée, redoublement de joie aux fenêtres. Quelques uns d’entre eux, les grands noms du bagne, furent salués d’acclamations et d’applaudissements.(…) Il y eut une rage de battements de mains et de cris de joie .(…) Et de ce châtiment horrible faisait une fête de famille.(…) Et tout à coup se forment en ronde immense autour de la branche de la lanterne. Ils tournaient à fatiguer les yeux. Ils chantaient une chanson du bagne, une romance d’argot, sur un ton tantôt plaintif, tantôt furieux et gai ; on entendait par intervalles des cris grêles, des éclats de rire déchirés et haletants se mêler aux mystérieuses paroles, puis des acclamations furibondes ; et les chaînes qui s’entre-choquaient en cadence servaient d’orchestre à ce chant .(…) Ils se mirent à danser et à chanter . Il paraît qu’on leur laisse cette liberté le jour du ferrage.(…) Et leurs rires me faisaient pleurer. Et les explosions de joie redoublèrent… Bonjour ! bonsoir ! me crièrent-ils avec leurs ricanements atroces.

II- Le spectateur devenu spectacle

Le narrateur se croit hors du regard des forçats dont il suit les mouvements avec un effroi qui augmente au fil des minutes. Mais au moment où il s’y attend le moins, les bagnard repèrent sa présence et se précipitent vers sa fenêtre. Le spectateur anonyme devient alors à son tour un objet de curiosité :

- Le condamné ! le condamné ! crièrent-ils en me montrant du doigt .(…) Je ne puis dire ce qui se passait en moi. J’étais leur camarade en effet. La Grève est sœur de Toulon… Et quelques jours plus tard, j’aurais pu aussi, moi, être un spectacle pour eux. (…) Il me sembla que cette nuée de démons escaladaient ma misérable cellule …